L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 8 SEPTEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE 8 SEPTEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Les Etats-Unis et la Chine.

Nous recevons de Washington, relativement aux affaires de Chine, d'excellentes nouvelles. Le gouvernement vient de prendre une résolution dont on ne peut assez le louer. Il s'est décidé à suivre l'exemple que lui a donné la République Française et qui a si bien réussi à cette dernière. Au lieu de perdre son temps en négociations, soit avec l'Angleterre, soit avec les Etats Unis, celle-ci a poursuivi, à part et pour son compte, particulier une enquête sur les soulèvements de la province de Szechuen, à l'Ouest de l'Empire du milieu. L'affaire n'a pas traîné en longueur. Les coupables ont été découverts, les dégâts constatés, et l'indemnité—une indemnité que tout le monde a trouvée juste et suffisante—a été immédiatement accordée. Assez souvent, la France a été trompée, dupée, par la Grande Bretagne. C'est un rôle qu'elle ne veut plus jouer. Elle a voulu, cette fois, faire elle-même ses petites affaires, et elle s'en trouve bien.

Que les Américains suivent la même voie, emploient le même moyen, et ils obtiendront certainement le même résultat. N'ont-ils pas rendu d'importants services à la Chine, durant la dernière guerre et depuis la conclusion de la paix.

Li Hung Chang, qui dirige actuellement les affaires à Pekin, est un esprit libéral; il a le sentiment de la justice; il connait les véritables intérêts de son pays, lequel ne peut que gagner à entretenir des relations cordiales avec les Etats-Unis. Toute espèce de coopération de l'Angleterre est incommode, compromettante, dangereuse même. Presque toutes les puissances qui ont compté sur elle, n'ont jamais eu qu'à s'en repentir. La Chine est bien disposée en ce moment, envers l'Union. Que celle-ci en profite; qu'elle fasse ses affaires elle-même; elle n'a rien à y perdre; elle a tout à y gagner.

L'Angleterre n'est pas prête; soit. Qu'on se passe d'elle et de sa coopération. Chacun pour soi, c'est la meilleure devise à suivre, surtout quand il s'agit du concours d'un peuple qui n'a jamais rien fait pour les autres, ou qui s'est toujours fait payer au centuple ses petits services.

La Famille de Rubens.

Anvers et Cologne se disputaient la gloire d'avoir donné le jour à Rubens lorsque, en 1877, la petite ville de Siegen, du duché de Nassau, produisit au même honneur des titres plus sérieux: M. Emile Michel n'hésite point à les déclarer décisifs et il rappelle, à ce propos, dans la *Revue des Deux-Mondes*, les circonstances romanesques qui précédèrent la naissance du peintre.

On sait que Jean Rubens, le père du grand artiste, savant homme et docteur *in utroque jure*, était échevin d'Anvers, lorsque sa complaisance pour les calvinistes, le désigna aux proscriptions du *Tribunal de Sang*. Averti par ses amis, le docteur quitta le pays, avec sa femme Maria Pypelincx et ses enfants premiers-nés, et vint se réfugier à Cologne. Sa réputation de juriste le mit en rapport avec la seconde femme de Guillaume le Taciturne, la princesse Anne de Saxe, qui, retirée à Siegen, poursuivait la levée du séquestre dont le duc d'Albe avait frappé ses biens. Leurs relations furent bientôt trop intimes; Rubens, incarcéré, fut mis à la question. Le docteur n'était point chevaleresque: "Il faut bien présumer, dit-il, que je n'aurais jamais eu la hardiesse d'approcher, si j'eusse eu crainte d'être refusé."

Sa noble femme n'eut pas un instant de révolte et, dans une lettre de charité touchante, elle écrivit à l'infidèle: "Comment pourrais-je la rigueur jusqu'à vous affliger, quand vous êtes dans de si grandes tribulations que je sacrifierais ma vie pour vous en tirer?...." Pendant [illegible] ans, elle ne cessa de travailler à la libération de son indigne époux. L'avidité et l'orgueil des Nassau furent ses seuls auxiliaires. Ruinés par la confiscation de leurs biens, les princes tirèrent de la famille Reubens tout ce qui lui restait. D'autre part, le Taciturne redoutait le scandale et la femme de Reubens sut lui faire sentir qu'elle était maîtresse de son secret.

Enfin, le 9 avril 1573, le docteur après avoir renouvelé "l'aveu de son crime, hélas! était remis en liberté sous caution, avec défense de sortir des murs de Siegen. La vie commune reprenait, humble et cachée, entre ces époux d'âmes si illégales: en 1574, leur naissait un cinquième enfant, et le 28 juin 1577, en la fête des saints Pierre et Paul, Maria Pypelincx donnait le jour, dans cette ville étrangère, à celui qui devait porter si loin la gloire de l'Ecole flamande.

R. P. HENRI DIDON.

Il est peu de personnes à la Nouvelle-Orléans qui n'aient entendu parler du grand prédicateur français dont la belle figure se voit plus haute.

Nous avons pensé être agréable à nos lecteurs en faisant suivre le portrait de quelques notes biographiques.

Né à Touvet (Isère), le 17 mars 1840, le père Didon avait à peine achevé ses classes qu'il se fit admettre comme novice chez les dominicains, sous l'influence de ses relations avec Lacordaire.

En 1862, il prononça ses vœux et fut envoyé au couvent de la Minerve, à Rome, pour compléter ses études. C'est là qu'il se prit de passion pour les œuvres de St-Thomas, à la philosophie duquel il resta dévoué. Il avait vingt-huit ans lorsqu'il parut dans la chaire de Saint-Germain des Prés, à Paris; et se fit dès lors remarquer comme un fils spirituel de Lacordaire par ses efforts pour concilier les dogmes chrétiens avec les doctrines philosophiques et politiques des sociétés modernes. On signala notamment un de ses discours en réponse à cette question: "Qu'est-ce qu'un moine?" où il affirmait que les moines n'avaient jamais cessé d'être les amis du peuple, et que le mouvement démocratique actuel n'était qu'un des fruits tardifs de l'action sociale du Christianisme.

En 1871, il alla prononcer, à Nancy, l'oraison funèbre de Mgr Darboy. L'année suivante, il se rendit à Marseille où il prêcha sur la confession et fit, en outre, dans l'église Saint-Joseph un discours sur le patriotisme en faveur de la libération du territoire.

Nommé ensuite prieur des Dominicains de la rue Saint-Jean de Beauvais, à Paris, il entreprit une série de conférences qui donnèrent un éclat inattendu à son nom. Il traita dans la chapelle des Dominicains, en 1875, de "l'Homme devant la Science et la Foi," puis, en 1878, de "la Science sans Dieu"; en 1879, à la Trinité, de "l'Eglise devant la société moderne."

A ce moment, on fit un assez grand bruit de ses relations avec l'illustre physiologiste Claude Bernard, dont il avait suivi avec admiration les cours plus savants qu'orthodoxes; il l'avait visité sur son lit de mourant et, malgré les dénégations des amis, il passait pour avoir ramené l'âme du savant à des sentiments plus chrétiens.

Le développement que le père Didon donnait à ses discours, à la thèse de l'union de la Foi avec la philosophie inquiétant l'autorité ecclésiastique, ses conférences à Saint-Philippe du Roule sur "le Divorce," au mois de novembre 1879, fournirent l'occasion ou le prétexte de le rappeler à plus de circonspection.

Sur un sujet scabreux et qui excitait une vive curiosité, l'orateur combattait les ennemis de l'indissolubilité du mariage, dans des formes courtoises et avec des arguments empreints de libéralisme; il reçut de l'archevêque l'ordre de changer de sujet; il s'y refusa, et ses conférences brusquement interrompues, reçurent, sous forme de livres, une publicité nouvelle. Mandé à Rome par le général de l'ordre, le P. Didon se vit condamné au silence et fut envoyé, par mesure disciplinaire, au couvent de Corbara, en Corse; il se soumit, sans protestation ni réserves, aux décisions dont il était l'objet. Après dix-huit mois de vie cachée et d'études dans cette retraite, il entreprit un voyage en Allemagne pour y suivre, mêlé aux étudiants, les cours de grec, d'hébreu et d'histoire ecclésiastique des Universités, particulièrement de celles de Liepzig et de Berlin. Le livre important qu'il en rapporta, consacré au récit de son séjour dans l'Allemagne universitaire, à ses impressions et jugements sur la jeunesse et la nation, sur les institutions et le génie allemands, fait ressortir comme un trait fondamental, la contradiction qui éclate partout en Allemagne, entre la théorie et le fait, la spéculation et la réalité, la raison pure et la raison pratique; il a des conclusions flatteuses pour la France comme celle-ci: "A mesure que j'ai connu l'Allemagne, j'ai mieux compris la France et je l'ai plus aimée."

Une nouvelle et plus longue retraite fut consacrée par le P. Didon, dans le Couvent de Flavigny (Côte-d'Or), à de nouvelles études et à la préparation de son grand ouvrage sur la vie de Jésus, pour lequel il voulut, comme l'avait fait Renan pour sa fameuse *Vie de Jésus*, aller chercher des impressions directes et personnelles sous le ciel de la Palestine. Au commencement de 1890, le P. Didon fut nommé directeur au collège Albert-le-Grand, à Arcueil, et installé, le 27 mars, avec une extraordinaire solennité.

Sans reprendre l'exercice régulier de la prédication, il reparut avec un grand éclat dans la chaire de la Madeleine, le 25 janvier 1891, et y prononça un sermon sur *l'Eglise et la Papauté*, en faveur d'une collecte pour la construction d'une église à Rome sous le vocable de Saint-Joachim, patron du Pape Léon XIII. Il a été désigné pour prêcher dans cette même église le Carême de 1892.

Les œuvres du P. Didon, qui résument exactement sa carrière d'orateur et de théologien, se composent d'abord de ses discours imprimés: *Qu'est-ce qu'un moine? Quel est son rôle social?* (1868)); *Eloge funèbre de Mgr Georges Darboy* (1872—in-8) *Discours sur la confession* (1872—in-8); *Discours sur le patriotisme* (1872—in-8); *l'Homme selon la Science et la Foi* (1895—in 18); *la Science sans Dieu*, (conférences 1878—in 18); *Indissolubilité du Divorce*, conférences, avec *Préface et Epilogue* (1880—in-18). Les autres ouvrages sont: *l'Enseignement supérieur et les Universités Catholiques* (1875—in-18); *les Allemands* (1884—in-8); *la Vie de Jésus*, (1890; 2 vols in-8; plusieurs tirages; nouvelles édit. 1891, petit in-8.

Le P. Didon, on le sait, a fait sa marque comme penseur, comme écrivain et comme orateur. A tous ses talents, ajoutez une grande humilité et une grande sainteté et vous aurez un des hommes dont l'Eglise catholique se glorifie le plus.

L'entendrons-nous jamais dans notre chaire de la Cathédrale?

LA PRESSE ET LES SUICIDES.

La société de médecine de Berne a voté la résolution suivante: "La moyenne annuelle des suicides est, depuis vingt ans, en Suisse, de 650, proportion qui n'est dépassée qu'en Saxe et en Danemark. On a pu observer que dans nos grandes villes, à des intervalles plus ou moins longs, les suicides se suivent par séries, dans lesquelles le premier cas agit souvent à la manière d'une suggestion et pousse les êtres prédisposés à commettre le même acte de désespoir. Il serait donc à souhaiter que la presse quotidienne, à l'avenir, s'abstînt de parler des suicides. Cette résolution sera portée à la connaissance de la presse suisse."

Deux choses paraissent indiscutables en thèse générale: d'abord que le rôle de la suggestion soit très grand dans les cas de suicide; ensuite, que rien, dans aucun ordre, de ce qu'écrit un homme et de ce qu'un autre lit, n'est absolument indifférent et sans effet. Mais, cela constaté, il ne paraît pas absolument prouvé que la presse puisse être tenue pour seule responsable, en aucun pays, de la fréquence des suicides ou même de la périodicité de cette fréquence. La statistique n'est pas aussi décisive que le peuvent croire les médecins de Berne. Est-il certain que les suicides sont le plus nombreux dans les pays où on lit le plus de journaux? Il est vrai qu'il n'y a que 30 suicidés par million d'habitants en Russie, et qu'on en compte 311 en Saxe, presque autant en Suisse, et 210 en France. Mais qui voudra soutenir que ces différences résultent uniquement de ce qu'on lit plus ou moins de journaux dans ces divers pays? En tout cas, voici l'exemple de l'Angleterre, le pays où la presse joue le plus grand rôle. La proportion des suicidés y est seulement de 80 par million d'habitants. Est-ce que les journaux anglais seraient moins *suggestionnants* que ceux de la Suisse?

La vérité, sans doute, en ce qui regarde les suicides, est plus profonde et plus large. S'ils sont plus nombreux dans les pays où on lit beaucoup, c'est que ces pays sont les plus civilisés et que le suicide est un mal de la civilisation elle-même. Les animaux ne meurent pas par suicide véritable. Le suicide est encore très rare chez les sauvages; il s'accroît avec la culture de l'intelligence, et la raison en est simple; devenant plus délicat dans ses organes, plus livré à des désirs ou à des craintes que la pensée excitée amplifie jusqu'à en décupler l'intensité, l'homme souffre davantage intérieurement à mesure qu'il s'élève et se rend soi-même plus incapable de supporter le poids de la vie alors qu'il semble qu'on a tout fait pour la lui rendre plus supportable. Il est donc naturel que le nombre de ces actes de désespoir ou de folie augmentent, à moins que le développement du caractère moral, du courage de vivre doublé par le sentiment du devoir, ne marche du même pas et ne réussisse à faire équilibre à celui de l'imagination, de la sensibilité ou de la pensée. La fréquence du suicide chez un peuple est le symptôme que cet équilibre qui fait la santé morale est rompu.

Nul doute que la littérature ne contribue, pour sa grande part, à la rupture de cet équilibre. Nous pensons que le roman, le roman-feuilleton, y contribue plus efficacement que les faits-divers du journal. Cela ne veut pas dire que ce ne soit pas le devoir d'une presse sérieuse d'user, dans la rédaction de ces derniers, de discrétion et de prudence. En réalité, ce n'est pas le fait brut qui d'ordinaire produit la suggestion; c'est la manière de le présenter. Or, il faut bien avouer que depuis que le roman a pris l'allure du reportage, le reportage trop souvent et trop volontiers prend l'allure du roman.

La Prime dans le Gâchis.

Interminable ou, tout au moins beaucoup plus que jamais embrouillée et éloignée de son terme, l'affaire de la prime. Le jugement final de M. Bowler sur le procès Oxnard ne l'était pas du tout.

Lui-même s'est vu obligé d'en référer à la Cour des Réclamations. Ce n'est pas tout; nous n'en sommes encore qu'au commencement.

Le Sénateur Manderson qui est l'avocat de la maison Oxnard demande que l'on arrête le transfert de l'affaire à la Cour des Réclamations, ce qui lui a été momentanément accordé, vu qu'on ne pouvait le lui refuser.

Maintenant, arrivent en scène les représentants des planteurs et fabricants de sucre. Ils se divisent en deux camps: il y a ceux qui veulent en appeler à la Cour Suprême. Il y a ceux qui désirent attendre la rentrée du Congrès, pour demander aux deux Chambres de se venger de l'outrage qui leur est fait par un subalterne qui se croit au-dessus d'eux et piétine sur leur souveraineté.

L'affaire en est là, du moins pour ce qui concerne les planteurs. Que fera le gouvernement, de son côté? Quelle attitude va adopter M. Carlisle, ou l'avocat-général assistant qui doit prendre la défense des intérêts de l'administration?

Personne ne le sait encore. Le gouvernement le sait-il bien lui-même? Quel est vraiment le but qu'il poursuit? Veut-il refuser le paiement de la prime ou, simplement, le retarder? Mystère.

En attendant, le gouvernement joue là un piètre rôle; on ne sait plus où est l'autorité et s'il y en a une; où est la légalité et s'il en existe une.

Quel triste spectacle on offre aux populations et quelle pauvre idée on leur donne de la loi, là où la loi est la seule souveraine. A-t-on bien, après cela, le droit de se plaindre de ce que les citoyens ne la respectent pas, ou cherchent à l'éluder, quand les gouvernants eux-mêmes leur donnent de si pitoyables exemples?

LA MODE.

La température lourde et orageuse que nous avons subie pendant ces derniers mois n'a pas permis de porter les jolis complets de mohair adoptés par la mode. L'automne va voir le triomphe de ce tissu raide et peu avantageux, mais se prêtant merveilleusement aux façons à godets tant pour la jupe que pour la veste. Les costumes de fillettes pour les vacances se font surtout en mohair cette année, ainsi que tous les costumes de voyage. Pour ces derniers, les voyageuses élégantes ont adopté la nuance beige foncée, légèrement chinée qui habille très bien. La jupe est entièrement doublée de soie solide, avec grosse mousseline à faux ourlet à mi-jupe. On renonce peu à peu aux doublures de crin, très lourdes et gênantes par conséquent. Les tissus pour faux ourlets se font plus serrés et beaucoup plus consistants. Il y en a de spéciaux pour les jupes à godets qui soutiennent parfaitement sans produire de cassures, ce qui est toujours l'inconvénient de toutes les mousselines raides.

La petite veste est également en mohair et se porte sur un gilet assorti, sur des chemisettes ou sur des blouses. On peut du reste varier et porter, tantôt l'une, tantôt l'autre, soit qu'on doive passer sa journée en chemin de fer, en promenade ou dans un endroit élégant.

Pour fillettes de huit à treize ans, il y a un très joli modèle de costume de voyage en gros alpaga gris. Jupe et corsage sont d'une seule pièce et sont copiés sur les blouses à plis des garçons. De l'encolure à la taille la blouse forme trois plis ronds devant et derrière. A quinze centimètres au-dessous de la taille, ces plis sont libres et la jupe s'étale à son aise. On peut orner chaque pli d'une broderie blanche, mêlée de quelques fils rouges. Comme ceinture, on prendra un gros grain blanc ou une ceinture de cuir. Toujours pour voyager, on fait de charmants costumes de garçonnets, également en mohair foncé avec double col marin boutonné en dedans.

On commence à penser aux chapeaux d'automne. Les feutres noirs et de couleur vont faire leur apparition. Ils seront ornés de gros oiseaux, le plus souvent posé par deux, d'un nœud et d'un cache-peigne de ruban. Le grand chapeau sur le front et très élevé derrière, genre Louis XVI, sera toujours très en faveur. On en prépare pour l'hiver en velours drapé avec petit volant de velours tout autour. Certaines formes sont à fonds assez hauts et carrés avec bord d'égale largeur tout autour, ce qui donne plus d'élégance à la partie relevée derrière et attachée par une aigrette blanche, retenue au pied par une touffe de velours faisant suite à la draperie qui entoure le fond. On fera des chapeaux de soie et de satin tendu et surtout de velours tendu. Tout ceci est réservé aux chapeaux ronds. Les capotes toujours fort larges resteront à peu de chose près ce qu'elles étaient cet été sauf pour les ornements qui seront, comme de raison, appropriés à la saison.

Pour arrangements de robes d'automne et de corsages à manches trop étroites sont recommandées les manches de mousseline de soie noire, qui se mettent en ce moment à tous les corsages et à la plupart des blouses. La mousseline de soie noire plissée, qui se trouve toute plissée dans tous les magasins, est du reste employée pour toute sorte d'usages, sans compter les manches en question. On en fait des ruches pour le cou, de petits collets pour porter dans la maison et beaucoup d'ornements de chapeaux d'arrière-saison pour remplacer les fleurs fanées par les ardeurs du soleil. Un joli piquet de roses mélangées, gracieusement mêlées à la mousseline noire suffit à l'ornement d'un chapeau et fait un effet charmant, surtout sur les pailles d'un jaune vif.

Un écrivain parvenu au summum de la dèche n'a pas voulu, pour cela, abandonner ses habitudes de chic et de recherche de toilette; à la boutonnière de ses habits râpés, tachés, il mettrait plutôt une vieille fleur ramassée dans un tas d'ordure que de n'y rien porter; il met des gants blancs d'une saleté repoussante et pique d'infâmes verroteries comme épingles à ses cravates; ce qui faisait dire à son ami C....:

—Il est d'une élégance sordide!

On juge un employé de chemin de fer dont la négligence a causé un déraillement.

Le président demande à l'accusé ce qu'il a à dire pour sa défense.

—J'avais bu!.... commence le prévenu en baissant la tête.

Une voix enrouée au fond de la salle:

—C'est pas étonnant qu'un homme qui surveille les aiguilles se pique quelquefois le nez!

On montre au Salon, à un de nos grands portraitistes, un portrait peint par B..., un de ses élèves, fort bien exécuté, mais exactement imité de la manière du maître, qualités et défauts.

—Comme c'est beau! lui dit un confrère avec admiration.

—Oui, continue le maître, ce satané B... fait le portrait comme on fait le mouchoir!

Propos de belle-mère:

—N'est-ce pas votre gendre ce grand garçon brun, avec un lorgnon, qui passe là-bas?

—Parfaitement!

—Mais il me paraît fort bien....

—Possible, mais pas avec moi!

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

La Participation des Colonies Anglaises.

Presse Associée.

Londres, 7 septembre—La correspondance entre le comité de fédération impériale et les ministres d'Etat, rendue publique aujourd'hui, indique qu'il sera demandé aux colonies anglaises de contribuer aux dépenses de la marine impériale, et qu'il leur sera offert en retour une part dans le contrôle.

Le comité insiste sur le fait que cet arrangement allégera le fardeau des contribuables anglais et, en même temps, fera progresser la cause de l'unité impériale.

Les déclarations d'hommes d'Etat, y compris Sir Jules Vogel, ancien premier ministre de la Nouvelle-Zélande, sont citées pour démontrer que les colonies sont d'accord avec le gouvernement.

Le marquis de Salisbury a fait remarquer aux membres du comité qu'il y a des risques dangereux à diviser le contrôle des affaires de la marine, mais le duc de Devonshire, lord président du conseil, le marquis de Landsdowne, ministre de la guerre, et l'honorable John Joseph Chamberlain ont tous promis que la proposition recevrait leur plus grande attention.

A ce propos, le *Globe* dit cette après-midi qu'on peut considérerer l'empire Britannique comme dans la période d'essais. L'anomalie de la situation présente a posé la question de savoir si les résultats sont satisfaisants ou si l'on peut marcher plus longtemps sans un changement radical; aucune de nos colonies, ajoute le *Globe*, ne peut se considérer à l'abri d'attaques.

Au cas d'une guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre, on peut s'attendre à voir le Canada envahi, et la protection de toutes les colonies contre une grande puissance est si clairement hors de question, qu'elles devront dépendre de la marine impériale.

Les gouvernements coloniaux, dit le *Globe* en terminant, n'hésitent pas, même actuellement, à réclamer les services des navires de Sa Majesté quand ils en ont besoin. Il semble incroyable qu'il y ait aucun doute au sujet des obligations des contribuables des colonies.

Les Emigrants Noirs Partis d'Amérique pour la République de Libéria.

Presse Associée.

Londres, 7 septembre—A. E. Burnett et H. Jumper, deux noirs américains, sont arrivés à Southampton par le steamer Tagar. Ils donnent une relation triste du sort des émigrants noirs qui ont quitté Savannah, le 19 mars dernier, pour se rendre dans la république de Libéria par le steamer Honga.

Des deux cents émigrants, deux seulement ont pu trouver de l'occupation à Monrovia. Plus de la moitié sont morts des fièvres et des privations. Les autres, à l'exception de quelques-uns qui étaient trop malades pour voyager, ont regagné la côte dans l'espoir de trouver les moyens de retourner en Amérique.

La société internationale d'émigration de Birmingham, qui a organisé la colonie et s'est engagée de fournir trois mois de rations après le débarquement, disent Burnett et Jumper, a négligé de remplir ses promesses, a abandonné les émigrants sur la côte et les a laissés périr. Barnett avait assez d'argent pour payer son passage en Angleterre.

Les deux individus sont dans le plus complet dénûment. Ils disent que s'ils peuvent regagner l'Amérique ils éclaireront les membres de leur race sur les plans de colonisation en Afrique.

Nasrulla Khan.

Presse Associée.

Londres, 7 septembre—On annonce que le Sharzada Nasrulla Khan, qui a quitté Londres jeudi dernier après un séjour de quatre mois en qualité d'hôte de la nation, fera un pèlerinage à la Mecque, d'où il retournera à Caboul par voie de St-Pétersbourg.

L'Angleterre se sent soulagée du départ du Shazada, mais les adieux à ce prince ont été faits en grande cérémonie. La reine a envoyé une voiture d'Etat pour le conduire à la gare; les troupes formaient la haie, et il était accompagné d'une garde d'honneur.

Le prince afghan a été très généreux. Il a donné largement à diverses institutions charitables, et a fait aux personnages princiers avec lesquels il a été en relations, des présents qui, dit-on, sont splendides et ont coûté plus de $50,000.

Parmi les objets qu'il emporte et qui formeront une exhibition intéressante pour son auguste père, l'émir d'Afghanistan, se trouvent un livre contenant toutes les caricatures de sa personne publiées par les journaux satiriques anglais, des machines à compter, un bycicle, une presse à citron, une machine pour battre les œufs et un jouet représentant un train électrique.

Il emporte aussi une petite lampe électrique qui peut être fixée dans un turban, dont le courant peut être établi à volonté.

Nouvelles de Colon.

Presse Associée.

Colon, Colombie, 7 septembre—Un fonctionnaire du Texas est arrivé à Colon porteur de papiers d'extradition contre A. C. Love, de cet état, un faussaire et escroc capturé en juin dernier dans la province de Chiriqui.

—Le gouvernement colombien a déclaré forfait le contrat avec la compagnie de chemin de Cherry et Caucus.

—Un représentant du syndicat de Bocas del Toro est parti pour New York.

—Le rapport annonçant qu'un syndicat s'est formé aux Etats Unis pour terminer le canal de Panama est discrédité à Colon.

—La garnison anglaise des Barbades a reçu l'ordre de se rendre à Ste Lucie.

La Commission de Cheng-Tu.

Presse Associée.

Washington, 7 septembre—Le ministre des Etats-Unis en Chine, M. Denby, a nommé le consul américain à Tien-Tsin, Sheridan P. Read, membre de la commission d'enquête sur la destruction des propriétés des missionnaires américains pendant les émeutes de Cheng Fu, en juin dernier. Les autres représentants des Etats Unis seront le capitaine Francis M. Barber, attaché naval à Tokio, et un missionnaire américain que désignera M. Denby.

Ces messieurs, avec certains représentants du gouvernement chinois composeront la commission d'enquête, dont les travaux commenceront aussitôt que possible.

Troupes Arrivées d'Espagne.

Presse Associée.

La Havane, 7 septembre—Quatorze cents hommes sont arrivés aujourd'hui d'Espagne à Santiago de Cuba. Ces renforts comprennent un bataillon du régiment de la Constitution et deux compagnies du régiment de Burgos.

La Presse de la Havane a décidé d'offrir un banquet au dernier bataillon arrivé d'Espagne.

Les Allemands-Américains à Leipsic.

Presse Associée.

Leipsic, 7 septembre—Les vétérans Allemands-Américains sont arrivés à Leipsic cette après-midi. Un comité du club militaire les a reçus à la gare. Après les félicitations, les membres du comité et les visiteurs, précédés d'une musique, se sont rendus au [illegible] américain.

Les Vétérans Allemands-Américains.

Presse Associée.

Berlin, 7 septembre—Les vétérans allemands-américains de la guerre de 1870-71 ont quitté Berlin ce matin pour Leipsic. Le comité de réception et un groupe de camarades de Berlin les ont accompagnés à la gare d'Anhalt. Beaucoup de Dames accompagnaient les voyageurs.

Les Américains ont fréquemment exprimé leurs remerciements pour l'hospitalité et la chaleureuse réception qui leur ont été offertes.

Leurs camarades de Berlin ont répondu en disant que cette visite leur a causé le plus grand plaisir.

Au moment où le train s'ébranlait, les Allemands-Américains ont salué de la main avec de petits drapeaux américains, pendant que leurs amis de Berlin poussaient de retentissants vivat.

La guérison de la phthisie.

Les ravages de cette maladie en France.

Presse Associée.

Washington, 7 septembre—Le consul des Etats-Unis au Hâvre, M. Chancellor, annonce au gouvernement de Washington la découverte d'un nouveau remède de la phthisie. Il déclare que le nouveau remède a d'abord été porté à l'attention du monde à un congrès de médecins et de savants tenu à Bordeaux pour considérer la question de combattre la phthisie par la vaccination.

Le professeur Marigliano, un savant italien, a donné lecture d'une note, qui a attiré beaucoup d'attention, dans laquelle il prétend avoir découvert un moyen efficace, par l'injection d'un serum, de guérir les sujets atteints de cette maladie effrayante.

Le consul rappelle les résultats négatifs des autres essais de traitement de la phthisie, et dit que le nouveau remède est encore dans la période d'expérience.

La note donne lieu à plusieurs objections, car le professeur Marigliano ne donne pas d'informations précises sur les procédés employés pour fabriquer le sérum, qui ne peut être obtenu que de lui; ses statistiques sont incomplètes et ne sont pas confirmées, et sa cure infaillible n'est pas encore un fait accompli.

Incidemment, le consul Chancellor donne une statistique effrayante des ravages causés par la phthisie à Paris. Elle montre que cette maladie cause trente-huit fois plus de décès que la petite vérole et la fièvre scarlatine combinées; seize fois plus que la fièvre typhoïde et huit fois plus que la diphtéria; elle est cinq fois plus mortelle que toutes les autres maladies réunies.

Pendant les dernières cinq années, il y a eu dans toute la France 409 décès de la phthisie par 100,000 habitants, une mortalité supérieure à celle de l'épidémie la plus maligne de choléra.

Le cas de Waller.

Presse Associée.

Paris, 7 septembre—Dans un article au sujet du cas de l'ex consul américain Waller, le Journal des Débats déclare aujourd'hui que des lettres écrites par Waller, saisies par les autorités françaises de Madagascar, ont pleinement démontré la culpabilité de l'accusé.

La feuille parisienne ajoute que les protestations de M. Waller ne réussiront pas à faire invalider le jugement de la cour martiale. C'est une affaire malheureuse mais nous n'y pouvons rien faire.

Guillaume et les Socialistes.

Presse Associée.

La dénonciation des Socialistes par l'empereur Guillaume, dans le discours prononcé lundi soir au banquet du palais impérial, à l'occasion de l'anniversaire de la reddition de Sedan, a été toute la semaine le sujet de discussion des journaux de Berlin.

L'organe officiel des conservateurs propose dans sa colère l'exclusion de tous les députés socialistes des comités du Reichstag, au mépris du fait que cette mesure serait inconstitutionnelle.

En général, les journaux se sont disputés sur la signification des paroles de l'empereur.

Beaucoup pensent que Guillaume II désire le vote d'une loi qui sera encore plus sévère que la loi de Bismarck adoptée en 1878.

L'empereur a récemment lu les articles publiés chaque jour dans les journaux socialistes, et les personnes de son entourage, principalement Herr Von Lucanis, chef du cabinet civil impérial, Herr Von Widel, chef de la maison de l'empereur, et Herr Von Hankke ont attisé sa colère à propos des insultes à son grand-père, Guillaume I. La colère du souverain est arrivée à un tel degré, qu'il a dit à un de ses intimes lundi dernier: "le moment est venu d'en finir."

En dehors des journaux conservateurs, il n'y a pas un seul journal allemand qui désire de nouvelles mesures. Les journaux libéraux et du centre condamnent la presse socialiste pour ses insultes à l'empereur, mais s'opposent hautement à l'adoption de mesures répressives inconstitutionnelles.

Les grandes manœuvres allemandes.

Presse Associée.

Berlin, 7 septembre—Quatre cent vingt mille hommes sont engagés dans les grandes manœuvres de la province de Stettin.

Les hôtes de l'empereur Guillaume comprennent le prince Joseph de Saxe, le prince de la couronne d'Italie, le prince Léopold d'Arnulf de Bavière, lord Roberts de Candahar, et le comte de Lonsdale.

Guillaume, excepté quand il ne commandera pas les troupes, sera l'arbitre des manœuvres.

Depuis son arrivée en Allemagne, le comte de Lonsdale a tenu constamment compagnie à l'empereur.

Les nouveaux règlements consulaires américains.

Presse Associée.

Berlin, 7 septembre—Les nouveaux règlements consulaires américains au sujet des connaissements sont considérés comme devant causer de grands ennuis aux exportateurs allemands. Des plaintes nombreuses ont déjà été faites dans les journaux.

Une autre bombe à Paris.

Presse Associée.

Londres, 7 septembre—Un objet qu'on suppose une bombe chargée de dynamite [illegible]

La Rébellion dasn la province chinoise de Kansuh.

Presse Associée.

Berlin, 7 septembre—Une dépêche spéciale de Shang-Haï dit que la rébellion a pris des proportions formidables dans la province chinoise de Kansuh. Les insurgés ont organisé une armée et se sont emparés de onze villes.

On annonce que le gouvernement de Pékin songe à demander l'aide de la Russie pour réprimer la révolte.

Nouvelles Américaines.

Les essais du Texas.

Presse Associée.

Washington, 7 septembre—Les seconds essais de machine du navire de guerre de deuxième classe, Texas, ont été fixés au 24 septembre prochain.

Ils consisteront en une course de quatre heures en pleine mer. Malgré le fait qu'ils ne sont pas des essais de vitesse, on pense que le navire donnera approximativement sa mesure à cette occasion. Le contrat de construction exige un développement de 8,600 chevaux-vapeur.

Il contient une clause qui accorde une prime de $100 pour chaque cheval-vapeur additionnel, et qui impose une retenue de $100 pour chaque cheval-vapeur en moins jusqu'à 7,650. Au-dessous de ce chiffre les machines ne seront pas acceptées. Pendant les essais au chantier de construction, les machines ont développé 6707 chevaux.

Lord Douglass à Los Angeles.

Presse Associée.

Los Angeles, Californie, 7 septembre—Lord Sholto Douglass, plus jeune fils du marquis de Queensbury, dont le récent mariage avec Mlle Loretta Mooney, une chanteuse de café-concert, à Bakersfield, l'a placé en évidence devant le public, est maintenant un résident de Los Angeles, où il a l'intention de s'installer d'une façon permanente.

Lord Douglass est arrivé depuis trois semaines, mais il a vécu, d'une façon si retirée que le public ne connaissait pas sa présence. Il a l'intention de s'engager dans les affaires; mais il n'a pas encore décidé dans quel genre.

Les vers destructeurs du coton.

Presse Associée.

Memphis, Tennessee, 7 septembre—L'armée des vers destructeurs des jennes "bolls", si dangereuse, a fait son apparition dans les comtés du delta de Yazoo, comprenant Coahoma, Bolivar, Washington, Sharkey, Issaquena et Warren, dans l'Etat du Mississipi, ainsi que dans les paroisses suivantes de la Louisiane: Madison, Concordia, Tensas, East et West Carroll.

Le vert de Paris est en grande demande dans les régions infectées. La rareté de cette drogue, qui détruit la peste, à Memphis et à la Nouvelle-Orléans, a nécessité des expéditions de l'est.

W. C. Nott, inspecteur d'une maison de Memphis qui exploite dix-sept plantations dans les districts et paroisses nommés, est revenu à Memphis hier soir après une tournée de deux semaines; il annonce que la perspective de la récolte n'est pas encourageante.

Les plantes souffrent toujours des effets des fortes pluies continuelles du mois de juillet et la production sera réduite d'un tiers de ce qu'elle promettait il y a deux mois.

La maison qu'il représente cultive 24,000 acres des plus fertiles terres du Mississipi, de l'Arkansas et de la Louisiane. Le même état de choses existe dans ces trois contrées.

Un exemple est cité pour montrer les déplorables effets des pluies. Sur une de leurs plantations située dans la paroisse de Madison, en Louisiane, 4200 balles de coton ont été récoltées l'année dernière.

Le gérant de cette place a annoncé à M. McNutt que la récolte de cette année ne dépassera pas 2,000 balles; et si les ravages des vers ne sont pas arrêtés bientôt, la récolte sera encore réduite de trois ou quatre cents balles.

Incendie du Temple Maçonnique de Boston.

Presse Associée.

Boston, 7 septembre—Un incendie, éclaté dans le Temple Maçonnique de Boston, menace de détruire la bâtisse entière. Des torrents d'eau sont lancés sur la fournaise.

Le feu a pratiquement détruit tout le bâtiment au-dessous du premier étage, et les pompiers ne s'en sont pas encore rendus maîtres.

Le Temple de Boston est une des constructions maçonniques les plus magnifiquement meublées des Etats-Unis; la perte s'élèvera à $400,000.

La bâtisse a coûté $750,000. Des papiers importants renfermés dans les coffres-forts du premier étage ont été sauvés.

Le lieutenant Madden, de la pompe numéro 2, a été jeté au bas de la machine et, probablement, mortellement blessé.

Les pompiers sont maintenant maîtres du feu.

Le toit s'est effondré entraînant dans une chute de trois étages le chef Egan, qui a été grièvement blessé.

Du haut du pont de Brooklyn.

Presse Associée.

New-York, 7 septembre—Madame Clara McArthur, qui a essayé de sauter dans l'eau du haut du pont de Brooklyn, il y a deux semaines, a été repêché dans la rivière de l'est aujourd'hui, sous le pont, par deux hommes se trouvant dans un bateau à rames. On suppose qu'elle a sauté du pont.

Elle était sans connaissance quand on l'a retiré de l'eau. Elle a recouvré ses sens un peu après, et a été retenue prisonnière sous l'accusation de tentative de suicide.

Incendie dans une mine.

Presse Associée.

Calumet, Michigan, 7 septembre—Vers trois heures de l'après-midi un incendie a éclaté dans une galerie de la mine Osceola, et il est plus que probable maintenant que quarante hommes sont morts dans les flammes ou asphyxiés.

Les individus suivants se trouvaient dans la mine:

—— Trembatch, contre-maître; Richard Bickel, Michael Johnson, Richard Grenfell, Michael Schulte, John Matern, W. Bryant, Francis Lander, Alex Danwell, John Cudlop, Thomas Curtis, Robert Johns, Peter Martin, James Harrington, William Dondid, Barney Elgere, Anton Scorweak, [illegible] Stangard et Walter Dohle, [illegible].